

sous le talon de fer qui le broie, sans avoir même l'espérance de sortir jamais de sa dégradante position.

Un appel plaintif vient quelquefois réveiller les échos des palais épiscopaux, et des suppliques douloureuses sont adressées à NN. SS. les Evêques, mais ceux-ci sont trop occupés à recevoir les aumônes et les hommages de leurs ouailles pour songer un seul instant aux misères des pauvres hères que la rapacité des curés a, dans bien des cas, chassés de leur foyer natal.

* *

Et les Sulpiciens construisent, à même notre argent, de nouvelles usines destinées à recevoir les jeunes Irlandais Américains qui désirent se faire prêtres pour grossir ensuite l'armée déjà trop nombreuse des curés irlandais.

Ces jeunes gens viennent ici apprendre le français et se forger des armes pour retourner ensuite chez eux arracher aux nôtres le lambeau de langage de la France qu'ils possèdent encore et qu'ils agitent fébrilement comme un vieux drapeau troué mais glorieux !

CANADIEN.

SENTIMENTALISME

J'ai eu cette semaine, une joie charmante. A la campagne où je suis, j'ai pour voisine une dame seule, veuve depuis trois ans, encore jeune, très jolie. Tous les jours, je passe devant sa propriété qui donne sur la route : une maison du siècle dernier, pareille à une orangerie, entourée de grands jardins que la forêt protège, de tous les côtés, de ses hauts murs verdissants. Jamais, je crois, je n'ai vu tant de fleurs, tant de fleurs, et tant de bêtes parmi ces fleurs. Chaque fois que je passe, je m'arrête discrètement devant la grille et je regarde cet endroit délicieux, si gai, si vivant, et qui m'enchant. Ma voisine ne fait pas beaucoup de bruit, et elle

sort très peu. Du matin au soir, active, souple, elle cultive ses fleurs, et elle soigne ses bêtes. Sans la connaître, j'éprouve pour elle une très vive sympathie, car tout chez elle, en elle, respire le bonheur calme et dit la vie occupée à des choses délicates.

Aussi, quelle surprise joyeuse quand, l'autre après-midi, délibérément, elle sonna à ma porte et me vint rendre visite.

— Excusez-moi, monsieur, me dit-elle. Mais je tenais à vous remercier, au nom de toutes mes bêtes, de votre article de dimanche. Je le leur ai lu, figurez-vous, et elles m'ont dit : " Il faut aller remercier ce monsieur qui nous veut tant de bien, et qui prend si chaleureusement notre défense, contre la brutalité des méchants."

Je ne savais que dire. Rieuse, ma voisine ajouta :

— J'aime tant mes bêtes, que je fais tout ce qu'elles veulent.

Je n'osais lui d'offrir d'entrer dans ma maison et je la priai de s'asseoir sur un banc, dans le jardin.

J'aurais bien voulu éviter toutes les banalités des entrées en relations, et je me torturais l'esprit pour trouver quelque chose de rare et qui, tout de suite, fit valoir mon esprit, quand ma voisine, après un très court silence, me dit soudain :

— Il y a, monsieur, une chose qui m'intrigue fort. Quand, dans la rue, je prends la défense d'une bête battue, on m'appelle Anglaise ! C'est évidemment un outrage qu'on me fait. Mais pourquoi ? D'abord je ne suis pas Anglaise, je n'ai même pas une goutte de sang anglais dans les veines. Et puis... malgré cette horrible guerre du Transvaal, dont je rougis pour eux, les Anglais méritent-ils qu'on nous jette leur nom à la face comme une offense et comme une ordure ? J'avoue qu'individuellement j'aime les Anglais, et je ne confonds pas le peuple anglais avec l'ignominie et la férocité de son gouvernement. J'ai toujours admiré, à bon droit, il me semble, leur civilisation, leur bel et noble esprit de liberté, de justice et de progrès, leur humanité sincère. En dépit de cette guerre, dont j'ai horreur, je leur trouve de fortes qualités, et je